

LE SAUTEUR, CHAMPION DU MONDE

fauve se retourne. Il a un moment de surprise qui me permet de le viser à l'oreille... Ca y est, je le tiens. Je suis sûr de mon coup. Mes nerfs se détendent, une joie sauvage m'envahit. C'est toi qui vas maintenant mourir, ne puis-je m'empêcher de murmurer presque haut... Mais la surprise du lion n'a été qu'un éclair... Il ouvre la gueule, se ramasse et va bondir... Je lâche le coup... Il tombe foudroyé !... Et je me laisse choir sur le sable.

Alors je commençai à sentir mes blessures et j'eus peur du tétanos. Une douleur aiguë me saisit à la jambe. Est-elle cassée ? Non. Je respire !

Mon ordonnance et mes guides accourent, ils veulent percer à coups de lance le cadavre du fauve !

Je les en empêche et leur enjoins de couper au plus vite ma botte et ma culotte de cheval.

Je perds du sang en abondance. De nouveau, je crains de me trouver mal. Heureusement, je me souviens d'un petit flacon d'ammoniaque qui ne me quitte jamais. Je le respire avec force et cautérise avec son contenu mes blessures. Peut-être tuerai-je ainsi les microbes du tétanos !

J'ai dans le haut de la jambe un trou large comme une pièce de cinq francs, qui paraît très profond. Pour arrêter le sang, j'y enfonce mon mouchoir ; puis j'ordonne à mon traillleur de monter à cheval, de galoper ventre à terre jusqu'au poste et d'en ramener mon sous-officier blanc, avec l'infirmier et de quoi panser mes plaies.

Je me fais alors adosser au lion mori, et j'attends.

Cependant, le crépuscule gagne le paysage désert ; bientôt il va faire nuit. Je souffre horriblement et fais des efforts surhumains pour ne pas m'évanouir... Maintenant, il fait nuit tout à fait, une de ces nuits sans étoiles, noires comme de l'encre.

Impossible de faire du feu. Je n'ai plus d'allumettes.

Toujours adossé à mon lion, j'écoute vainement les bruits étranges de la brousse ; je ne perçois pas le galop d'un cheval.

Hélas ! mon poste est à près de trois lieues. En cette nuit noire, me trouvera-t-on ?

Je ferme les yeux. Et je rêve... Je revois une petite jeune fille, charmante, avec laquelle si souvent je valsais à pareille heure, sur le paquebot qui m'amena au Soudan. Je n'y avais jamais pris bien garde... Que venait-elle faire à mon chevet, à cette heure ?...

Mais, soudain, un mugissement, pareil à celui que je n'ai que trop entendu, trouble le silence de la nuit... Je me réveille en sursaut... Si c'est la lionne, nous sommes écharpés !

J'appelle :

"Kaddo ! Kaddo !..."

C'est le nom donné aux indigènes.

D'un bond, mes deux guides se sont levés. Ils veulent fuir. Heureusement, j'en saisis un par la jambe, l'autre revient, et, me prenant chacun sous un bras, ils parviennent à m'éloigner d'une centaine de pieds du maudit cadavre.

Mais je ne puis plus avancer... Je fais coucher un Kaddo, sur lequel je pose ma tête alourdie, et là, le fusil entre les jambes, j'attends la lionne... ou des secours...

Toutes les minutes, je tire un coup de feu, tant pour effrayer les fauves que pour diriger les pas de mon sous-officier.

A chaque détonation, les indigènes battent des mains. Le bruit les rassure ; mais dès que les dernières vibrations se sont perdues dans l'immensité des érabes, ils se remettent à trembler. Sans mes mains crispées et la crainte d'un coup de fusil, ils se sauveraient tous deux, m'abandonnant à une mort certaine, car la hyène, à défaut du lion, se chargerait de m'achever.

Et, à chaque aspiration, je sens le cœur me manquer, tandis qu'une soif ardente me consume !

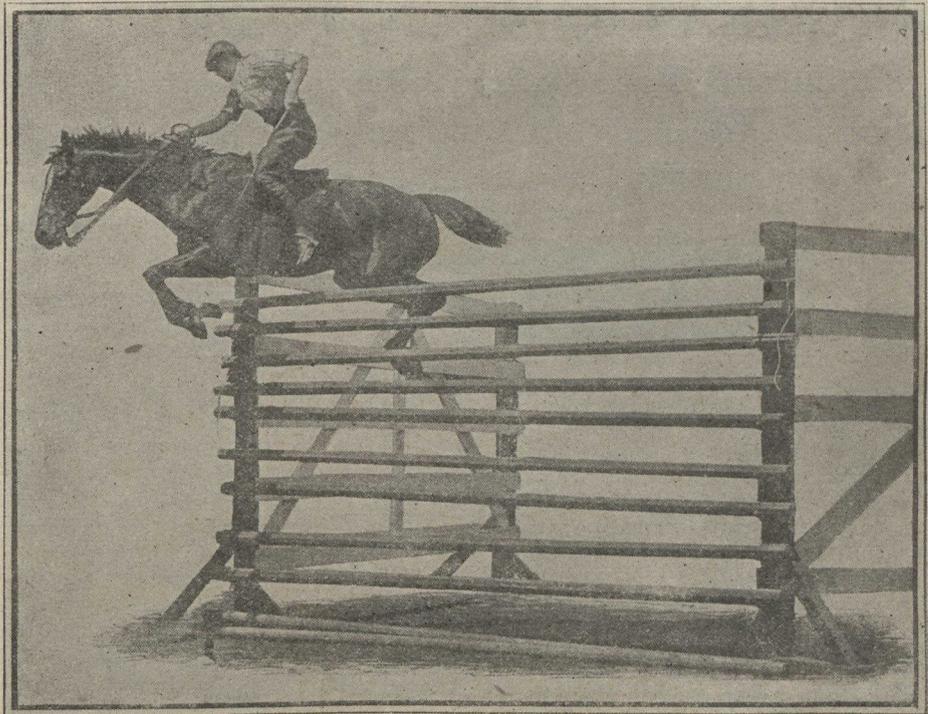
Enfin, voilà des torches... Mes coups de feu redoublent ; les secours arrivent, je suis sauvé !

Aussitôt, je fais laver mes plaies, y mettre un bandage sommaire, et je me désaltère... Ah ! qu'il fait bon de boire !

Puis, allongé sur mon petit lit de sangle et à la lueur des torches, je reprends le chemin de mon poste.

A chaque faux pas des porteurs, je suis sur le point de rouler à terre... Ma jambe me cause des douleurs intolérables.

Enfin, — enfin ! — vers minuit, j'avais rejoint ma case, mais je n'avais pas fini de souffrir !



Le cheval Heatldoom, appartenant à M. Howard Willetts, de Momarsneck, Etat de New-York, détient certainement le record des sauteurs. L'année dernière, il avait atteint, à Chicago, 7

pieds, 4 pouces et demi. Cette année, il a dépassé 8 pieds 3 pouces.

Cette photographie montre le cheval au moment où il franchit la balustrade à cette hauteur.

SOIR DE PAYE

Samedi... six heures du soir... La paye est faite ! En pareille occurrence, l'ouvrier ajusteur, à qui le "singe" vient d'abouler une trentaine de balles sans compter les rounds, sait parfaitement ce qu'il a à faire...

Ayant donc mis dans sa profonde la mitraille de la quinzaine, l'homme partit, en traînant les pieds, du côté du plus prochain assommoir. La casquette sur l'oreille gauche, les mains dans les poches et le nez au vent, il avait l'air de flairer la venue d'un copain ; mais, ce soir-là, les camaros avaient filé... Des flanchards, quoi !... Misère !... pas moyen d'en sécher une, alors !...

Enfin, il aperçut sur l'autre trottoir un retardataire, et de sa voix traînante, lui cria :

—Eh bien ! Gustave... on ne vient donc pas lui dire un mot à cette vieille verte ? Tu sais, c'est à la santé de la sociale... et c'est bibi qui régale...

Du moment que "bib" régalaît, Gustave n'avait aucune raison de décliner l'invitation. Il entra, et, quelques instants après les ajusteurs, assis en face l'un de l'autre, les coudes sur la table et le verbe haut, pulvérisaient l'infâme "capitalisme" et réformaient la société.

—Plus de patrons !

—Plus de gendarmes !

—Plus de curés !

—Les curés ! oh, là là !... ricana l'ajusteur, imagine-toi que ma femme, dans les premiers temps, s'était mis dans la boule d'aller à la messe et de faire maigre le vendredi !...

—Pas possible !...

—Si !... tu sais... ça pas été long !...

Il était huit heures trois-quarts quand ils se séparèrent. Ce n'était pas que leur soif fût apaisée, mais c'était la braise qui commençait à filer vite. Gustave s'étant tiré des pieds, l'autre, bon gré malgré, dut songer à regagner son logis.

Non pas qu'il fût pressé d'y rentrer, à la cambuse !... Il savait trop bien comment cela s'y passait, les soirs de paye... Les trois mioches réfugiés dans un coin, le regardant avec des yeux pleins de terreur et de reproches... La femme, au contraire, agressive et furieuse, prompte à retourner les poches de son bourgeron et à l'accabler d'invectives quand il ne rapportait pas de quoi vivre... Lui, pas long à rager, saisissant un bâton, une chaise, n'importe quoi, et tapant comme un sourd...

Et déjà, en lui-même, il préparait sa déclaration habituelle :

—Moi ?... j'ai bu ?... eh bien, après ?... D'abord, tu sais, la petite mère... pas d'histoire, ou...

C'était à ce moment-là qu'il retroussait ses manches.

Tout en monologuant ainsi, notre homme était arrivé dans sa rue ; de loin il aperçut un attroupelement :

—Tiens, dit-il, on dirait que c'est en face de ma porte... Je vas voir ça de première...

Puis, soudain, pris à travers son vin, de je ne sais quelle inquiétude instinctive, il se mit à courir...

—On ne passe pas, lui dit un gardien de la paix en lui barrant le passage.

—Mais, c'est chez moi !... protesta-t-il.

—Vous demeurez là ?

—Oui.

—Alors, venez.

Et l'agent, devenu pâle, avec une sorte d'épouvante dans les yeux, le prit par le bras, et, lui faisant faire place au milieu de la foule, commença à lui parler d'une voix qui tremblait :

—Mon pauvre ami... grand malheur... grand malheur...

L'ouvrier, s'arrêtant brusquement, le regarda en plein dans les yeux, et, devinant que quelque chose d'horrible s'était passé chez lui, dégrisé du coup, s'élança comme un fou dans l'escalier...

Quand il fut arrivé à son palier, il fut saisi d'une telle angoisse qu'il dut s'appuyer à la rampe pour ne pas tomber.

Oh ! cette porte enfoncée à coups d'épaule... cette chambre remplie d'étrangers au visage terrifié... et cette odeur surtout...

—Mais qu'y a-t-il donc ? s'écria-t-il, en retrouvant un reste de force pour se précipiter chez lui.

A ce cri, les hommes qui étaient là s'écartèrent, et, lui, hagard, sentant toute sa raison s'en aller d'un seul coup d'oeil, il vit sur son lit, horriblement ravagé, quatre formes raidies, défigurées, convulsées, qui étaient les cadavres de sa femme et de ses enfants...

En face du lit, le long du mur, dans la gueule béante du poêle dont les tuyaux avaient été démolis, quelques charbons achevaient de se consumer...

L'homme tomba comme une masse.

—La suicidée a-t-elle laissé quelque écrit ? demanda un reporter qui, jusqu'à ce moment, avait pris des notes.

—Oui, répondit le commissaire de police en lui tendant un papier, lisez.

Le journaliste prit la feuille et lut tout haut ces mots :

"Tant que j'ai cru en Dieu, j'ai eu la force de supporter ma misère. A présent que mon bourreau de mari a fait de moi une désespérée et une impie, je ne veux pas que mes enfants soient malheureux comme moi, et je m'en vais avec eux."